

## **Le retour d'Eric da Silva en imprévisible coupeur de bite** Par Jean-Pierre Thibaudat

Au début des années 80, à la tête de l'Emballage Théâtre, avec des textes d'Adamov, Guyotat ou Shakespeare à l'appui, Eric Da Silva avait signé des spectacles soufflants souvent accueillis par Bernard Sobel à Gennevilliers. Et puis la troupe avait éclaté. Quelques pétages de plomb et errances planétaires plus loin, Eric Da Silva a retrouvé un havre à Bergerac où il travaille avec le Melkior Théâtre [1] depuis 2002, dans le lieu de la compagnie, la Gare mondiale. C'est là qu'il poursuit une vaste aventure théâtrale en dix chapitres intitulée « Je ne pourrais pas vivre si je croyais que je faisais du mal ». Donné quelques jours aux Lilas, le présent épisode a pour nom « L'Anniversaire » (co-mis en scène avec Henri Devier du Melkior). L'histoire d'un couple qui ne supporte pas que leur fils soit homo.

Le père n'a qu'une idée en tête : lui couper la bite. La mère n'est pas la dernière. Et ce n'est là qu'un épisode de ce spectacle qui ne s'attarde pas dans les nuances. Le théâtre ici n'est pas à l'état d'ébauche mais de débauche. Il en sort de partout, à la hache. Gore et grotesque à la fois, théâtre de foire et de foirade, c'est atroce et très drôle. Avec sa haute silhouette d'aigle efflanquée et son regard allumé de mille feux, Eric Da Silva donne le ton - entouré par Catherine Schuhmacher et Sandra Gomes du Melkior. Il finit le spectacle en robe de chambre rouge affublée de petites têtes de mort.

Lilas en Scène, 20h jusqu'au 26 janvier, 23 bis rue Chassagnolle 93260 Les Lilas - 01 43 63 41 61

Liens:

[1] <http://www.melkiortheatrelagaremondiale.com>

# l'Humanité

Paru le 19 Janvier 2009

## **La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini**

Saluons la trop courte incursion d'Éric Da Silva, avec l'Anniversaire, qu'il a écrit (3). Il joue, aussi, dans ce spectacle. Il en partage la dramaturgie et la mise en scène avec Henri Devier, du Melchior Théâtre, dont le camp de base est à Bergerac. C'est un chapitre d'un cycle en dix parties intitulé « Je ne pourrais pas vivre si je croyais que je faisais du mal ». Cette fois, il s'agit d'un couple dont le rejeton se révèle homosexuel. Le père, ça le rend fou. Il veut à son fils couper la bite... Et cela provoque une orgie de théâtre à laquelle se livrent Sandra Gomes, Catherine Schuhmacher et Da Silva lui-même, mi-Artaud jeune, mi-Iggy Pop en grand format. Il y va d'une fureur proprement surréaliste, d'incessantes ruptures grotesques, de l'excès enfin le plus digne d'admiration éperdue. Voilà du grand art sauvage, qui pratique très fort l'humour libre.

*Ce soir et les 23, 24 et 26 janvier, à « Lilas en Scène »,  
23, rue Chassagnolle (métro Mairie-des-Lilas).*

**de Jean-Pierre Léonardini**



# Père et mère Ubu ont un fils

## THÉÂTRE

Habitué des mises en scène décalées, le Melkior Théâtre confirme avec « L'Anniversaire »

Pour Eric Da Silva, il s'agit ici d'un des éléments d'un projet en dix parties, « Je ne pourrais pas vivre si je croyais que je faisais du mal », dont le but est de montrer « la misère, la violence et la rage » de notre société. Et à travers cette fresque, de « donner forme à des personnages pas encore répertoriés ».

Cette affirmation de l'aspect inédit de l'œuvre lui permet alors d'estimer que « pour ces personnages-là, la forme n'existe pas, elle est à trouver ». Un présupposé pratique qui lui permet de commencer « L'Anniversaire » un peu comme un « Ubu Roi » monté par l'atelier théâtre du lycée d'à-côté.

### Injures et outrances

Tout y passe dans l'affirmation du grotesque des personnages : un père et une mère apprenant avec effroi que leur fiston aimé/détesté est homo, de la caricature grotesque au poncif le plus éculé, où la femme est



« L'Anniversaire » : la médiocrité dégénérée mise en scène.

PHOTO DR

compréhensive et modérée alors que l'homme est brutal et buté.

Ils se nourrissent en postillonnant pour souligner leur médiocrité dégénérée et n'envisagent pas de parler autrement qu'en enfilant les injures comme les préservatifs sur un double godemiché. On se met de la terre sur le visage, on mime l'accouplement, on abuse des jeux de lumière. Le père est furax, il veut que son fils se « coupe la bite » et le répète à l'envie, un peu comme le théâtre des années 70 distillait les outrances pour faire fuir le bourgeois.

Celui-ci n'a pas fui, bien au con-

traire, et ce retour vers un ancien futur du théâtre que représente « L'anniversaire » est finalement bien réjouissant. Avec le recul, le grotesque devient délicieux, l'outrance se change en comédie sur le théâtre, la caricature se mue en grand-guignol et la violence se transmute en énergie. C'est de l'auto-parodie et l'on n'a qu'une crainte au final : et si ça n'était pas de la parodie ? On n'oserait y croire...

**Jean-Luc Eluard**

Jusqu'au 6 février, à 20 h 30 au TNT (226 boulevard Albert 1<sup>er</sup> à Bordeaux). 8 et 13 €. 05 56 85 82 81 ou [www.letnt.com](http://www.letnt.com)





# Flamberge au vent

Publié le 20 Mai 2011

**C**ela fait trente ans tout rond que, du côté de Bergerac, le Melkior Théâtre se voue à un dépiautage en règle de la matière théâtrale, et quelques années déjà que la compagnie se consacre à l'oeuvre d'Eric Da Silva, son auteur officiellement associé depuis l'année dernière, metteur en scène tout autant et comédien et l'on en passe. Une "dramaturgie du corps", disent certains ; un "art sauvage" pour d'autres. Deux formules flottantes dont le sens prend des contours plus précis, quoique sacrément foutraques, à la vision de *L'anniversaire* que propose Le Ring ce soir encore.

## "Ça va chier ! Ça passera pas la nuit sans chier !"

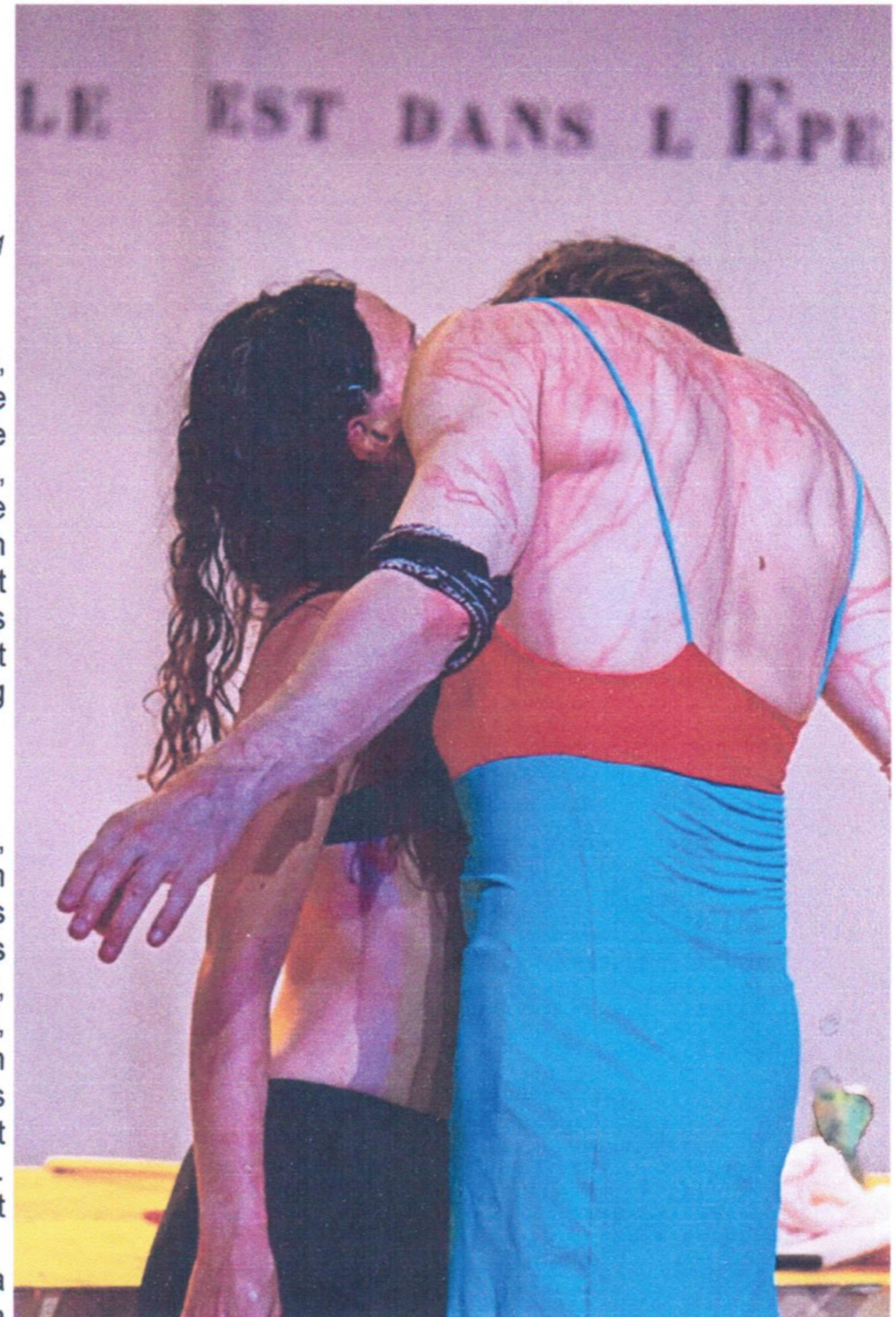
Comment dire... Il y a là trois pans de rideaux, table de fortune, notes de piano dans les ténèbres vertes. "C'est le noir. On entend un brouhaha." Immobiles, trois figures : père, mère, fils en robe noire. Un bout de rock, un poil de jazz, quelques vers d'une chanson désuète, donguedillon. Et soudain "Salut à toi, acier de théâtre !" clamé dans un bond animal sur la table, espadon en main bientôt planté façon Excalibur dans son caillou, repris collé au ventre dans un enroulement de draps comme pour séparer un Tristan usurpateur d'une fausse Yseult – raté, vu la sanquette qui couvre les corps à leur séparation. La guerre est déclarée : "Ça va chier ! Ça passera pas la nuit sans chier !"

Car tous les ingrédients de la tragédie sont là, dans la chambre d'à côté où dort le fils avec un homme. Ça flashe, ça stroboscope dans la tête du père, rouge vert pas normal il faut faire quelque chose quoi – "Il a lâché le mot qui coince le gosier [...] : un fils pédé !" Une seule idée, fixe, brûlante : lui couper la bite et le désir de l'homme avec. La mère pas d'accord, "merdaille pépère, t'espères quoi avec ton couteau ?", tout amour et bon sens et raison tentant de s'opposer, "dans sa tête tu peux rien couper, crois-moi." Alors quoi ? écouter l'amour de celle, la haine de celui ?

Le couteau. Sur le lit, prêt à l'usage. Utilisé, un doigt, deux doigts, le geste d'un homme malgré tout, celui qu'on peut être même aimant les hommes. Mais non, pas assez, "je veux voir sa bite morte !" Et le fils cauchemardant, pipi au pyjama chinois, demandant une place aux côtés de la mère dans la couche parentale "Papa va pas être content." Les doigts coupés qu'en faire ? et du couteau ? Demain, demain... Au matin un paquet cadeau, deux jeunes hommes radieux à la table du petit déjeuner, royauté retrouvée appuyée sur l'épée calme comme un parfum de paix revenue concorde de comme si de rien n'était. "La mère sert le café." Noir ? Non : "Scène 2, la vie conjugale." *Exeunt.*

## "Le spectacle est dans l'épée"

"Mama mia, c'est quoi ce truc ?" geint le lecteur à lecture comme gémit le spectateur à *spectature* – celui-ci en tout cas. Le huitième épisode d'une "décade" de onze pièces à ce jour (non, le compte n'est pas bon), à la construction commencée en 2002 à partir de tout un fatras de matériau piqué au bois de Boulogne tout prêt duquel vécut Da Silva en d'autres temps. Une fenêtre ouverte refermée rouverte sur ce qu'on peut voir comme un dysfonctionnement, sur le rejet et l'acceptation, la folie qui prend lorsqu'on ne comprend pas, la lutte d'un guérir sans maladie et d'un pardon sans faute. Une théâtrerie orgiaque, un grand foutoir tragico-burlesque dont les moyens se refusent à toute justification, à toute règle apparente



Djevo / Le Clou dans la Plancher

Alors forcément, ça part dans tous les sens. Par une langue aux dialogues proprement ubuesques traversant sans avertissement ni changement de ton des pans de texte distancés jusqu'à la troisième personne. Par des lumières à fracasser l'oeil, pénombres glauques explosant en blancheur stroboscopique, en alternance de rouge et vert saturés, bleu de glace et jaune pissieux. Par une matière sonore guère plus lénitive, mélange de rock, de pop-funk FM, de jazz, de coups de gueule et de vrais coups de pistolet calibre 357 Magnum. Par l'indistinction non des rôles, mais de ceux qui les portent hors le fils, l'échange des genres, les costumes mal appariés. Par des corps en mouvement constant, passant, fuyant, bondissant, enlacés, entrebaisés, dansant la gigue, par une matérialité de terre et de sang. Par l'interpolation emblématique de ces figures de puissance et d'ordre que sont roi/père et reine/mère, le sentiment d'assister à une tragédie para-freudienne, post-oedipienne, la revendication liminaire d'un combat de théâtre ou d'un anti-théâtre de combat.

Une fureur brouillonne, tripale, surréaliste en ce qu'elle semble échapper au contrôle du conscient sans pour autant relever des pratiques admises de l'improvisation ou de la performance. Fractale, la rupture dans la rupture dans la rupture jusqu'à la disparition de la sensation de rupture. Un charivari, un charriement de torrent en crue sur lequel on a bien du mal à porter un jugement. Lisible ? Assurément, quoique en désordre. Mais aimé, pas aimé ? 'Sais pas. Compris ou non ? Pas mieux. Admissible ou réfutable ? Euh... – Pris dans la gueule ? Là-dessus en tout cas, aucun doute. ||

Jacques-Olivier Badia